
LES
ÉGLISES ROMANES A DÉAMBULATOIRE
EN BRETAGNE

Dès 1913, M. l'abbé Plat, frappé du nombre d'églises romanes à déambulatoire existant en Touraine, Anjou, Orléanais et pays Chartrain, émettait l'hypothèse qu'il fallait sans doute en placer le berceau dans la région de la Loire et, vraisemblablement, à Saint-Martin de Tours d'où ce type s'était ensuite propagé dans le Sud-Ouest par les routes de pèlerinages¹.

Plus récemment, l'étude de ces églises entre Loire et Gironde est venue confirmer cette hypothèse². L'auteur, M. Crozet, conclut que la vulgarisation des prototypes de la fin du x^e siècle : Saint-Martin de Tours, *la cathédrale de Nantes*, ou Notre-Dame de la Couture du Mans, s'était effectuée dans cette région pour des raisons à la fois politiques et religieuses : influences des comtes d'Anjou et de Saint-Martin de Tours. Il a prouvé qu'à ces influences purement ligériennes étaient venues se superposer d'autres souvent lointaines comme celles de Tournus et du sud-ouest, créant ainsi un type un peu modifié, qui a, à son tour, réagi sur l'école de la Loire.

Rappelons que, dans cette dernière, la voûte de l'abside est portée suffisamment haut pour permettre le percement de fenêtres au-dessus des grandes arcades du rond-point,

1. Abbé PLAT, *La Touraine, berceau des églises romanes du Sud-Ouest*, Bulletin monumental, 1913.

2. R. CROZET, *Eglises romanes à déambulatoire entre Loire et Gironde*, Bulletin monumental, 1936.

2 ÉGLISES ROMANES A DÉAMBULATOIRE EN BRETAGNE

arcades généralement soutenues par des piliers cylindriques, et que, souvent, une arcature aveugle est même intercalée entre ces grandes arcades et ces fenêtres hautes.

En Poitou, au contraire, la voûte de l'abside prend naissance directement au-dessus des grandes arcades, portées généralement, au XII^e siècle tout au moins, par des piliers composés. Il n'y a ni arcature aveugle, ni fenêtres hautes.

C'est de la combinaison de ces deux types d'édifices que sont nés, entre autres, Saint-Pierre de Chauvigny (début du XII^e), Cunault (première moitié du XII^e), Saint-Jouin de Marnes (1095-1130), etc.

En ce qui concerne la Bretagne, où il ne subsiste malheureusement que fort peu d'églises à déambulatoire, il nous a paru intéressant d'étudier les points suivants :

1^o La cathédrale romane de Nantes, aujourd'hui détruite, pouvait-elle être considérée comme l'un des prototypes de la fin du X^e siècle de l'École de la Loire ?

2^o Les églises romanes à déambulatoire de Bretagne dérivent-elles directement des abbayes tourangelles, angevines et orléanaises, ou d'autres influences se sont-elles exercées sur leur construction ?

*
**

Cathédrale de Nantes.

Il est indispensable, croyons-nous, de rappeler d'abord très brièvement, d'après les différents textes qui nous sont parvenus et tout particulièrement la Chronique de Nantes³, quels sont les monuments ayant précédé l'édifice actuel.

La première cathédrale sur laquelle nous avons quelques renseignements est celle célébrée par Fortunat. Elle avait été reconstruite par l'évêque Eumerius dans le second quart du VI^e siècle et achevée par son successeur Félix

3. Edition R. Merlet, Paris, 1896.

vers 570. Elle fut pillée par les Normands le 24 juin 843, sous l'épiscopat de l'évêque Gohard, qui fut égorgé à l'autel Saint-Ferréol tandis qu'il célébrait l'office; mais il ne semble pas que l'église ait alors beaucoup souffert, puisque, le 30 septembre suivant, elle fut réconciliée par Susan, évêque de Vannes.

En 886, devant une nouvelle incursion des pirates, l'évêque Landran dut s'enfuir, avec son clergé et ses trésors, à Angers, ville où il séjourna jusqu'en 889. Il mourut en 897 sans avoir pu restaurer sa cathédrale qui avait été très atteinte. Ce fut l'œuvre de son successeur, Foucher, qui s'y appliqua de 900 à 910 et en prolongea les murs, sans doute vers l'est, comme l'a montré M. le chanoine Durville⁴. L'on sait qu'une nouvelle attaque permit aux Normands de s'emparer de la ville en 919 et qu'ils la conservèrent jusqu'en 937.

La cathédrale, au cours de cette dernière occupation, fut complètement détruite. Le comte Guerech, qui tint l'évêché de 981 à 988, en entreprit la reconstruction depuis ses fondations, mais cet édifice était déjà mentionné en ruines en 1090⁵. L'évêque Benoît (1081-1114), fils du comte Alain et de la comtesse Judith⁶, édifia à la fin du XI^e siècle une nouvelle cathédrale qui fut, à son tour, remplacée par le monument actuel, commencé par Jean V en avril 1434 sous l'épiscopat de Jean de Malestroit et achevé seulement à la fin du XIX^e siècle.

Jusqu'à 1874, le transept et le chœur roman subsistèrent en partie, chœur bâti sur une crypte présentant un déambulatoire avec trois chapelles absidales.

4. Chanoine G. DURVILLE, *Les fouilles de l'évêché de Nantes en 1910-1911* dans *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques et scientifiques*, année 1912, p. 222 et suiv.

5. Acta sunt haec anno ab incarnatione Domini M X C inter ruinas veteris ecclesie beati Petri (Charte de l'abbaye de Marmoutier, dans *Bulletin de la Société archéologique* de Nantes, 1866, p. 118).

6. L'évêque Benoît était en même temps abbé de Sainte-Croix de Quimperlé depuis 1066. Antérieurement, il était moine de Landévennec.

D'après ce que nous venons de voir, le monument, dont les vestiges viennent de disparaître à l'exception de ceux de la crypte, ne pouvait remonter, dans ses parties les plus anciennes, plus haut que l'épiscopat de Guerech, la Chronique de Nantes étant formelle à ce sujet⁷.

Les trois hypothèses suivantes sont donc seules à envisager :

1° L'édifice était dû à Guerech et avait été simplement restauré par Benoît;

2° Il avait été reconstruit par ce dernier prélat sur les anciennes fondations et sur le plan de Guerech;

3° Il était entièrement dû à Benoît.

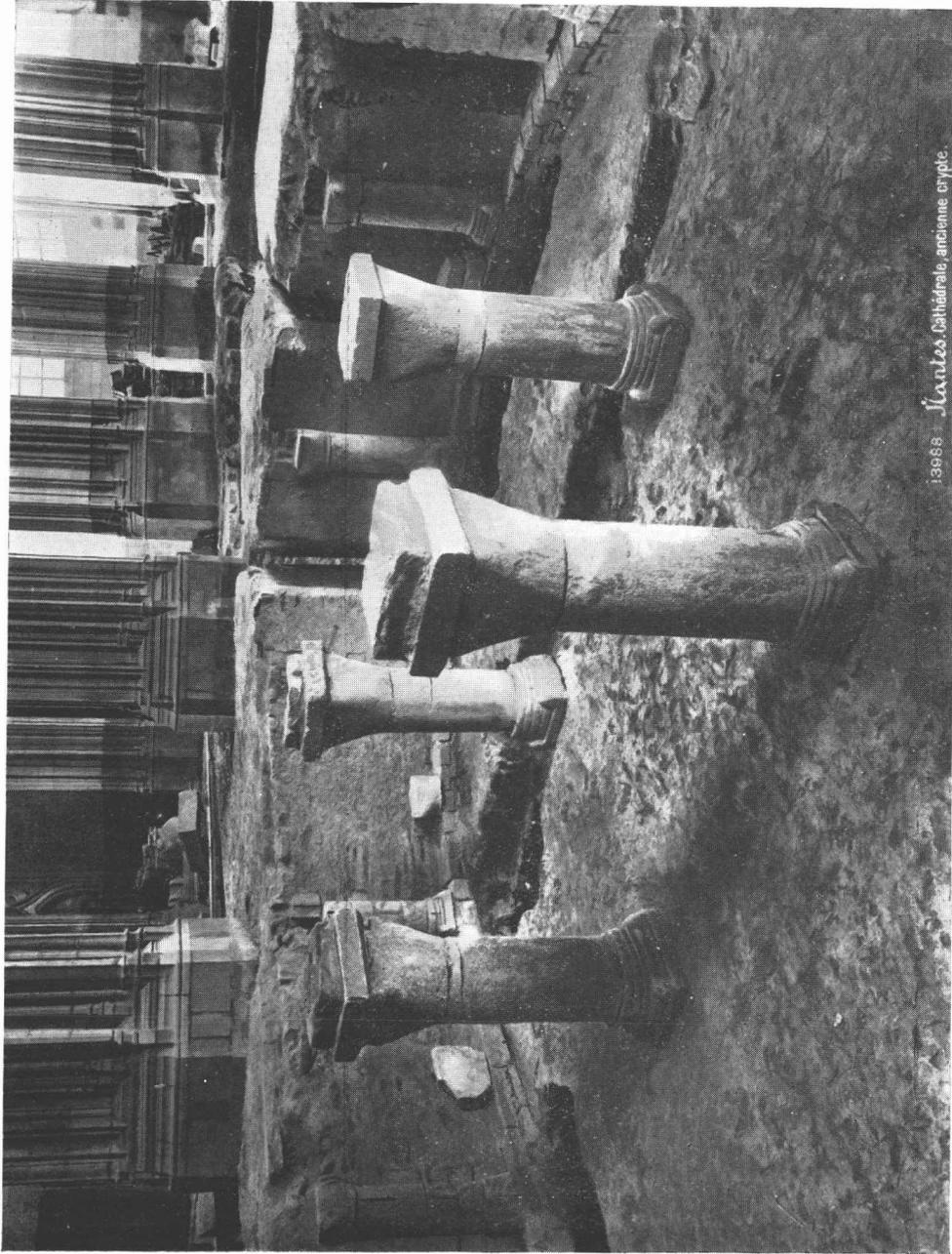
Il suffit d'examiner les relevés et photographies exécutés lors de la disparition du chœur pour voir que les chapiteaux des colonnes, les bases et la décoration dataient de l'extrême fin du XI^e ou des premières années du XII^e, certains éléments étant même plus tardifs. Aussi, tous les auteurs sont-ils aujourd'hui d'accord pour exclure la première hypothèse.

En faveur de la seconde, généralement admise, certains font observer d'une part que Guerech « avait été nourri à Orléans avec les moines de Saint-Benoît », ce qui expliquerait le plan tourangeau, et, d'autre part, que plusieurs des chapiteaux et des bases, tant de la crypte que du chœur, remontent au X^e siècle.

Le premier argument revient à résoudre *a priori* le problème sans le démontrer; quant au second, il mérite un examen attentif.

Rappelons que la crypte comportait un sanctuaire central ou *martyrium* entouré d'un déambulatoire sur lequel s'ouvraient trois chapelles absidales. Le *martyrium*, divisé en trois travées, était, jusqu'en 1733, recouvert de voûtes d'arêtes portant d'une part sur des colonnes

⁷ *Namque a fundamentis hujus ecclesiae caput destructum reficiens* (Guerech), etc. (Chronique de Nantes, *loc. cit.*, p. 121).



13988. Nantes. Cathédrale, ancienne crypte.

I. — Crypte de la Cathédrale de Nantes.
(Cliché des archives photographiques d'art et d'histoire. *Reproduction autorisée*).

engagées dans les murs du pourtour et sur quatre colonnes centrales.

Ces colonnes, comme celles du déambulatoire de la crypte, ont des chapiteaux très frustes et sans aucune décoration; quant à leurs bases, elles sont ornées de tores superposés et portent aux angles des griffes très rudimentaires dont certaines en forme de boules (fig. 1).

Malgré cette facture primitive, la forme allongée des corbeilles et les griffes naissantes des bases indiquent à première vue la fin du XI^e siècle ou le début du XII^e. Il y a plus, ces bases sont identiques à celles provenant de l'abbatiale de Saint-Maur (Glanfeuil) et retrouvées au cours des fouilles par le Père de la Croix⁸, église édifiée, comme l'on sait, de 1096 à 1119; elles sont également semblables à celles de la crypte de Sainte-Croix de Quimperlé, édifiée précisément par Benoît et consacrée en 1089.

Quant aux plus anciens chapiteaux décorés du chœur⁹ l'on en trouve d'identiques à la chapelle Saint-Pierre de la Motte de Vendôme, fondée par Hamelin de Langeais, seigneur de Montoire, et datant de 1075.

La crypte, comme le chœur, a donc été refaite sous l'épiscopat de Benoît; mais, a-t-elle été rebâtie ou non sur le plan ancien, c'est ce qu'il convient d'examiner maintenant?

Comme l'a rappelé Maître, la crypte, avec son martyrium, était dédiée à saint Gohard et elle fut sans nul doute édifiée en cette forme pour permettre aux pèlerins de visiter les reliques du martyr. Or, bien que la vie de ce saint soit en grande partie légendaire, elle précise cependant deux points fort importants et indéniables. Elle indique en effet d'une part que sous l'épiscopat de Guerech, le corps du

8. R. P. C. DE LA CROIX, *Fouilles archéologiques de l'abbaye Saint-Maur de Glanfeuil*, Paris, 1899.

9. Chapiteaux reproduits dans L. MAÎTRE, *Les substructions du chevet de la cathédrale de Nantes (Bulletin du Comité des Travaux historiques et scientifiques, année 1906, pl. LXII)*, et dans J.-B. RUSSON et D. DURET, *La cathédrale de Nantes*, Savenay, 1933).

saint n'était pas à Nantes, mais reposait dès longtemps à Saint-Pierre d'Angers, où, suivant la tradition, il avait été apporté aussitôt après son martyre¹⁰. Elle ajoute, d'autre part, qu'il ne fut levé de terre qu'en 1096, un an après sa canonisation par le pape Urbain II venu en France à l'occasion du concile de Clermont. Il est à remarquer, à ce sujet, que l'évêque de Nantes avait suivi le pape à Angers et lui servait d'assistant pour la consécration de l'abbatiale Saint-Nicolas.

C'est, croyons-nous, à cette époque que l'évêque et les chanoines de Nantes obtinrent une partie des reliques de saint Gohard; et probablement est-ce pour les abriter et les offrir à la vénération des fidèles que l'on réédifia sous sa dernière forme la cathédrale romane. La construction d'une crypte avec déambulatoire dédiée à saint Gohard ne peut, semble-t-il, s'expliquer autrement.

Suivant la description qu'a donné Maître du chœur roman, les arcades du rond-point, en plein cintre, étaient portées par des colonnettes jumelées de faible hauteur. Au-dessus régnait une arcature aveugle, surmontée de fenêtres hautes, caractères appartenant à l'école de la Loire ainsi que nous venons de le rappeler. Les quelques croquis qui nous sont parvenus d'autre part et notamment celui d'une fenêtre dont l'archivolte était richement décorée¹¹, montrent que cette partie de l'édifice remontait bien au début du XII^e siècle. De ce dernier siècle subsistent également quelques chapiteaux sculptés. L'un d'eux représente un âne jouant de la lyre, sujet fort ancien que l'on retrouve notamment sur l'un des chapiteaux de l'arcature de Saint-Benoît-sur-Loire et que l'on voyait également à Landévennec et à Cunault¹².

10. Peut-être aussi le corps de l'évêque avait-il été apporté par Landran en 886 ou même fut-il enseveli à Angers seulement lors de l'exode de 919. Les conclusions demeurent les mêmes.

11. MAÎTRE, *loc. cit.*

12. M. Jurgis Baltrusaitis a indiqué que ce motif émanait sans doute de l'art sumérien (*Art sumérien, Art roman*, Paris, 1934). Le chapiteau de Nantes a été



II. — Abbaye de St-Gildas de Rhuis.

(Cliché des archives photographiques d'art et d'histoire. *Reproduction autorisée.*)

On sait d'autre part que la croisée du transept était couverte d'une coupole sur pendentifs surmontée d'une tour, achevée seulement en 1208; et que l'amorce d'une voûte sur le doubleau séparant cette croisée de la nef a fait supposer que cette dernière était également couverte de coupoles, influence de l'école d'Aquitaine.

*
**

Des églises romanes à déambulatoire existant jadis en Bretagne ne subsistent plus actuellement que celles de Saint-Gildas de Rhuis et de Loctudy ainsi que quelques pans de murs de l'ancienne abbatiale de Landévennec¹³. Nous possédons aussi les plans de l'ancien chœur roman de la cathédrale de Vannes et de la Trinité de Fougères. Nous allons maintenant les examiner.

Saint-Gildas de Rhuis.

De l'ancienne abbatiale romane de Saint-Gildas de Rhuis ne subsistent plus aujourd'hui que le transept et le chœur, un peu trop radicalement restaurés d'ailleurs, la nef ayant été reconstruite au début du XVIII^e siècle¹⁴.

L'étude de ce monument a été faite de façon définitive par M. R. Grand, qui a reconnu dans la partie romane subsistante trois campagnes de constructions distinctes¹⁵ :

reproduit par Maître (*loc. cit.*); celui de Saint-Benoit par M. le chanoine G. Chenesseau (*L'Abbaye de Fleury*), Paris, 1931, pl. 58); enfin celui de Landévennec par le chanoine Abgrall (*Le livre d'or des églises de Bretagne*, fascicule 19-20).

13. L'église de Brélevenez, près Lannion, possède également un chœur de la fin du XII^e et des premières années du XIII^e avec déambulatoire et chapelles absidales; mais cet édifice, dont le déambulatoire est voûté sur arcs ogives et dont les piliers surmontés de chapiteaux cylindriques offrent une grande ressemblance avec ceux de Perros et de Trégastel, n'a rien à voir, en dehors du plan, avec les édifices qui nous occupent ici.

14. Marché du 19 septembre 1699 avec Olivier Delourme, de Vannes. La tour fut terminée en 1705.

15. R. GRAND, *Saint-Gildas de Rhuis* dans *Congrès de la Société archéologique de France*, session 1914, étude reproduite dans *Mélanges d'archéologie bretonne*, 1^{re} série, Nantes et Paris, 1921.

Une première, datant de la reconstruction de l'abbé Félix et comprenant la portion extérieure du déambulatoire adjacente à l'aile sud du transept ainsi que la chapelle absidale sud;

Une seconde, de la fin du *xr*^e siècle, comprenant tout le chœur à l'exception des chapelles et la plus grande partie du transept;

Une troisième, datant de la seconde moitié du *xii*^e siècle et comprenant des travaux de décoration ainsi que les autres chapelles absidales. Elle aurait été probablement entreprise vers 1184, lors de la levée du corps de saint Gildas.

Il est possible, croyons-nous, de préciser, en même temps que leur cause, les dates des campagnes reconnues par M. Grand, dates qui viennent d'ailleurs pleinement confirmer les conclusions de cet auteur.

Une chronique, rédigée au *xvii*^e siècle d'après les titres anciens de l'abbaye¹⁶, après avoir indiqué la venue de Félix de Saint-Benoît-sur-Loire à Rhuis en 1008, la jacquerie de 1024 et l'exode du moine, mentionne que Félix fut consacré abbé par Gauzlin¹⁷, le 4 juillet 1025, revint en Bretagne, et reprit la réfection du monastère. La première campagne peut être ainsi datée de 1008 à 1032, date de la consécration de l'abbatiale¹⁸.

La chronique insiste, d'autre part, sur les vents violents qui sévissent à Rhuis, comme l'a confirmé d'ailleurs depuis, le 28 mars 1836, le renversement du pignon sud du transept par un ouragan; et, rappelant la reconstruction du chœur actuel, que le rédacteur du *XVIII*^e attribue à tort à saint Félix, elle ajoute en particulier que ce chœur fut reconstruit sur un plan nouveau, car « il fallait que tout fût

16. Chronique de Rhuis de 1668, Bibl. nat., f. fr. 16822.

17. Gauzlin, abbé de Saint-Benoît-sur-Loire de 1004 à 1030 et archevêque de Bourges de 1005 à 1030.

18. L'église fut consacrée le 30 septembre 1032 par Judicaël, évêque de Vannes; saint Félix mourut le 12 février 1038.



III. — Église de Loctudy.

(Cliché des archives photographiques d'art et d'histoire. *Reproduction autorisée.*)

solidement construit sans être trop élevé à cause de la situation du monastère ».

Plus loin, l'auteur nous donne la date probable des deux dernières campagnes en rappelant les mentions suivantes d'événements qui firent sans nul doute époques dans la vie de l'abbaye :

M. C. XVIII. *Fit ventus validus, quo aedificia eversa noscuntur.*

M. C. LXXVIII. *In festo Sancti Andreae tam validus fuit ventus quod manu aedificata et naturaliter fixa eversa sunt.*

C'est donc à la réparation des destructions causées par les ouragans qu'il faut évidemment attribuer les deux campagnes reconnues par M. Grand et datées ainsi de 1118 et 1178.

La conservation de la chapelle absidale sud montre que dès le début du XI^e siècle le plan de la Loire était appliqué à Rhuis, ce qui n'est pas étonnant puisque c'est de Fleury que Félix fut envoyé par son abbé Gauzlin à la demande du duc Geffroy I^{er} pour relever les monastères de Rhuis et de Locminé. La chronique déjà mentionnée indique de plus qu'au bas de l'église existait, comme à Saint-Benoît, un narthex; et sans doute le rédacteur pensait-il encore aux guerres de religion lorsqu'il justifie son utilité ainsi qu'il suit : « La nef aussi avait ses deux ailes et au bas un porche à piliers les uns sur les autres, faisant double estage, dont le bas servait d'entrée à l'église et le haut de défense pour conserver le monastère en temps de guerre ».

Ainsi qu'il ressort de la chronique, la voûte de l'abside était à l'origine plus élevée et, sans nul doute, percée de fenêtres hautes; mais, après sa destruction par l'ouragan de 1118, l'on diminua l'église de hauteur et l'on supprima les fenêtres hautes tout en laissant au-dessus des grandes arcades l'arcature aveugle chère à l'école de la Loire et les fenêtres entre les chapelles absidales (fig. 2).

L'église présente ainsi un chœur semblable aux églises du Poitou mentionnées par M. Crozet et que nous avons rappelées plus haut. Il n'y a rien là qui puisse surprendre, les relations entre Saint-Gildas et le Poitou ayant été très actives dans la seconde moitié du x^e siècle. Il suffit de rappeler que le successeur de saint Félix, l'abbé Vitalis (1038-1067), ayant dû s'enfuir pendant quelques années de son abbaye devant une sédition de ses moines, se réfugia en Poitou où il fut gratifié, le 27 mars 1042, de l'église d'Olonne par Guillaume, sire de Talmont. Il s'en suivit des relations constantes entre Saint-Gildas de Rhuis et Sainte-Croix de Talmont et Olonne.

Quant à la sculpture de Rhuis, si les bases de la seconde campagne sont très semblables à certaines de Saint-Benoît, et, ainsi que l'a montré M. Deshoulières, très voisines de celles d'Avesnières¹⁹, les chapiteaux au contraire, ainsi que l'a démontré M. Grand, n'ont été sculptés pour la plupart que lors de la troisième campagne d'après des modèles en pierre blanche apportés pour la décoration des tombeaux de saint Félix et de saint Rioc.

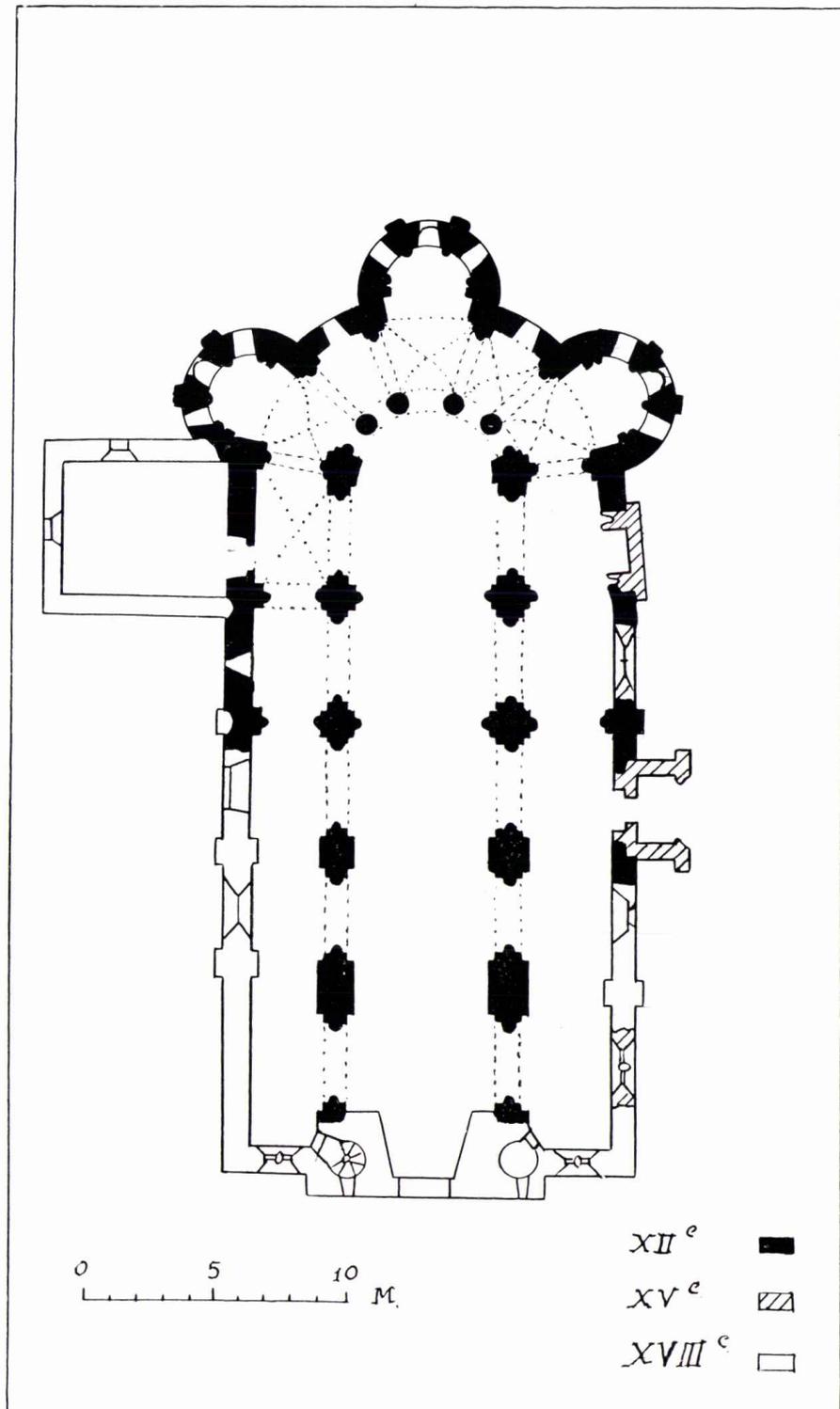
Certains représentent des motifs décoratifs très répandus, dont on retrouve précisément quelques-uns sur les chapiteaux de Saint-Benoît; et il n'est pas sans intérêt de comparer la sculpture en méplat de Saint-Gildas à celle en ronde bosse de la grande abbaye de la Loire²⁰. M. Grand a, d'autre part, attiré l'attention sur l'origine irlandaise de certains motifs.

Loctudy.

Suivant la tradition, un monastère existait jadis dans l'île Tudy; il fut réédifié plus tard à Loctudy. Sur l'origine

19. F. DESHOULIÈRES, *Essai sur les bases romanes*. Bulletin monumental, 1911. L'église d'Avesnières, près Laval, est bâtie sur le même plan que l'église Saint-Gildas de Rhuis.

20. Comparer entre autres le motif représentant des hommes et des lions de Saint-Gildas (Congrès de la S. A. F., 1914, p. 371) et celui de Saint-Benoît-sur-Loire (Congrès de la S. A. F., 1930, p. 596, ou dans chanoine G. Chenesseau, *Abbaye de Fleury*, *loc. cit.*, pl. 25).



IV. — Église de Loctudy.
(Plan avant restauration).

de l'église actuelle nous ne savons absolument rien, les premiers actes la concernant datant seulement de 1220 et 1223, années en lesquelles il y eut accord sur leurs droits respectifs entre le seigneur du Pont-l'Abbé qui s'en prétendait le fondateur, l'évêque de Quimper et l'abbé de Saint-Gildas de Rhuis.

L'examen des chapiteaux et des bases montre qu'elle est sensiblement contemporaine de la reconstruction de cette dernière abbatiale et peut-être même antérieure de quelques années si l'on en juge par les abaqes des grandes arcades qui sont d'égale largeur au lieu d'accuser le retrait des voussures (fig. 3). C'est donc de l'extrême fin du x^e siècle qu'il convient de la dater.

Au xv^e siècle des modifications y furent apportées; et, plus récemment, toute la façade fut refaite ainsi qu'une partie des murs des bas-côtés de la nef.

Enfin, dans les dernières années du xix^e siècle, elle fut entièrement restaurée par les soins du Service des Monuments historiques sous la direction de M. Paul Gout qui en avait dressé les plans dès 1883.

L'architecte, pour donner à la toiture du chœur une plus grande inclinaison, modifia profondément la charpente primitive et accusa nettement la séparation de la nef et du chœur en exhaussant le mur diaphragme fermant le chœur à l'ouest et diminuant de hauteur la charpente de la nef et les murs surmontant les grandes arcades (fig. 4). La voûte du chœur fut entièrement reconstruite en briques, mais toutefois suivant la disposition ancienne. Enfin, la partie sud du bas-côté du chœur, défigurée au xv^e siècle, fut refaite dans le style primitif.

En plan, l'édifice se compose d'une nef de quatre travées avec bas côtés et d'un chœur comprenant une travée droite et une abside en cul de four portée sur quatre colonnes cylindriques, chœur entouré d'un déambulatoire sur lequel ouvrent trois chapelles absidales. Celles-ci sont éclairées

chacune par trois fenêtres; et, entre elles, le mur du déambulatoire est percé d'ouvertures (fig. 5).

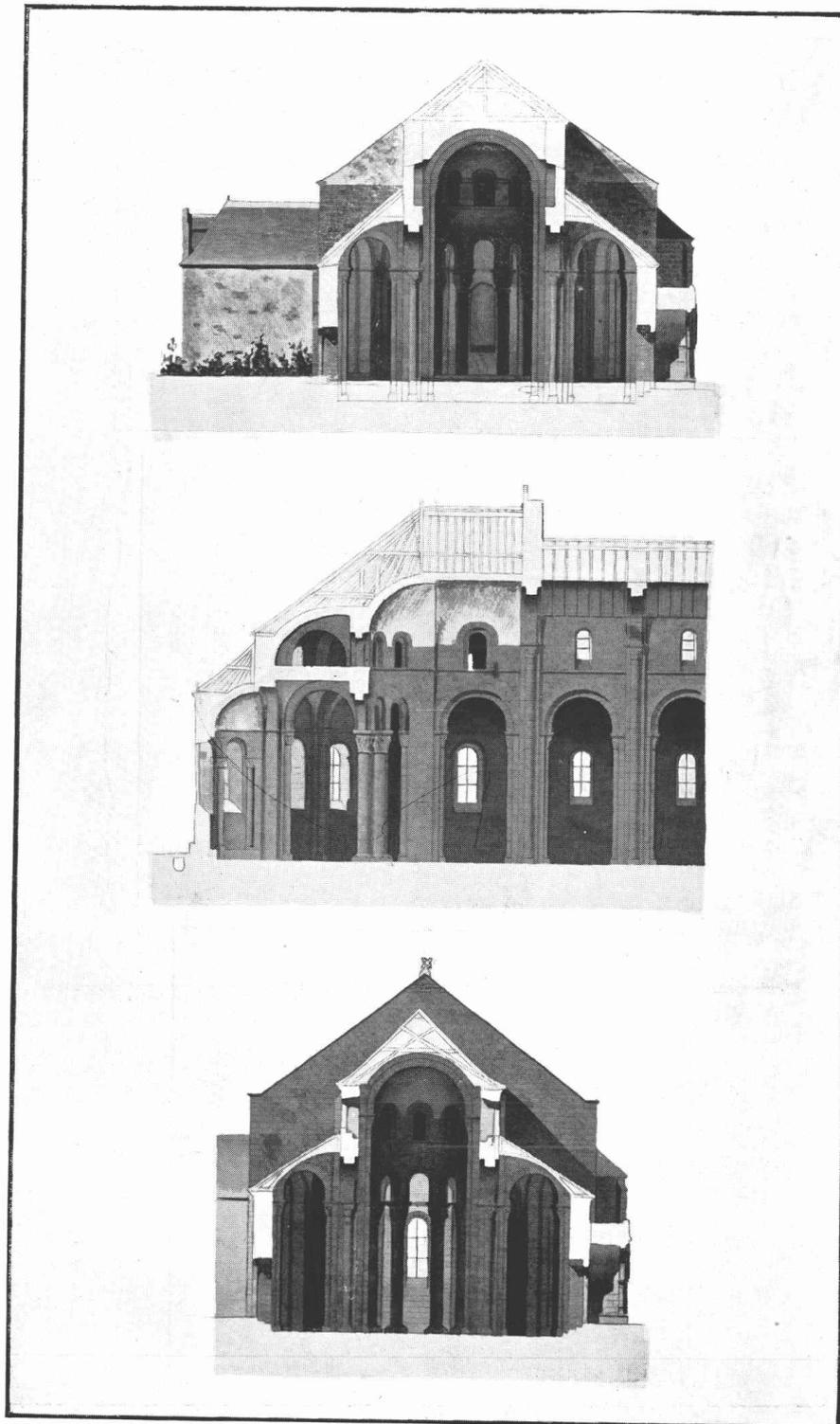
Les piliers de la nef sont dissemblables. Les deux du bas comportent un massif barlong dont les petites faces, dans le sens longitudinal des grandes arcades, portent des colonnes engagées et dans le sens transversal des dosserets. Les deux suivants ont des massifs barlongs de moindre longueur; enfin les quatre autres ont la forme d'une croix grecque cantonnée de quatre colonnes engagées. L'absence de transept est à noter.

La nef, de grande élévation, est éclairée directement par des fenêtres percées au-dessus et dans l'axe de chacune des grandes arcades et dans les murs des bas côtés. Elle n'est pas voûtée, mais entretoisée, au droit des supports des grandes arcades, par des doubleaux à simple ou double rouleaux suivant que les dosserets des piliers sont flanqués ou non de colonnes. A l'extérieur correspondent à ces doubleaux des contreforts rectangulaires.

Le chœur est voûté. La travée droite est couverte en berceau et l'abside d'une voûte en cul de four portée par quatre colonnes cylindriques et arcades surhaussées. Cette dernière voûte est percée d'une série de fenêtres, qui, par une disposition exceptionnelle, n'ouvrent pas directement sur l'extérieur.

Le déambulatoire est couvert de voûtes d'arêtes séparées par des doubleaux et les chapelles absidales sont voûtées en cul de four. Les doubleaux d'entrée de ces dernières sont à la hauteur des doubleaux du déambulatoire. A l'extérieur ces chapelles sont épaulées de contreforts rectangulaires.

Etant donné l'élévation des grandes arcades et du déambulatoire et le peu de hauteur de la voûte de l'abside, il n'aurait été possible aux fenêtres hautes de prendre jour à l'extérieur qu'à la condition de couvrir le déambulatoire en terrasse, comme à Saint-Nectaire, par exemple. Mais, le



V. — Église de Loctudy.

Coupe transversale avant restauration. — Coupe longitudinale
et coupe transversale après restauration.

(Relevés de M. Gout, aux Archives des monuments historiques. *Reproduction autorisée*).

climat s'y opposant, il fallut y renoncer et l'on établit autour de l'abside et au-dessus du déambulatoire une voûte en demi-berceau, renforcée de distance en distance par des doubleaux correspondant à ceux de la voûte du déambulatoire. Cette disposition assez insolite, nécessitée par les fenêtres hautes, montre combien l'influence de la Loire s'est exercée sur la construction de ce monument.

Landévennec.

A une époque indéterminée, mais antérieure au ix^e siècle, des moines irlandais vinrent s'établir dans la presqu'île de Crozon et y fondèrent le monastère de Landévennec ²¹.

Devant une incursion des Normands, en 877 suivant la tradition, les moines s'enfuirent en emportant le corps de saint Guénolé et leurs trésors. Revenus peu après, ils durent à nouveau, en 914, abandonner leur monastère qui fut complètement détruit par les pirates ²², et se réfugier à l'abbaye de Saint-Sauve de Montreuil-sur-Mer.

Après la défaite des envahisseurs par Alain Barbetorte, défaite à laquelle contribua grandement leur abbé Jean, quelques moines revinrent en Bretagne et sont mentionnés à Nantes entre 944 et 952 à la cour du duc qui les combla de dons ²³.

Dans la suite, l'abbaye fut ravagée à plusieurs reprises, tout d'abord en 1383 par les Anglais assiégeant Brest, qui dispersèrent et brûlèrent tous les titres; puis en 1492 par des routiers, qui, après une attaque nocturne, dérobèrent les vases sacrés; enfin sous la Ligue.

Peu après, en 1612, elle s'aggrégea aux Pères de la Société de Bretagne; puis, en 1632, aux Bénédictins de Saint-Maur qui la conservèrent jusqu'à la Révolution.

21. R. LATOUCHE, *Mélanges d'histoire de Cornouaille*, Paris, 1911.

22. J. LOTB, *La date de la destruction de Landévennec par les Normands*, *Annales de Bretagne*, t. VIII, p. 492-493.

23. Cartulaire de Landévennec : chartes nos XXV et XL.

Vendue comme bien national, ses pierres servirent alors à construire un four à chaux que l'acquéreur y installa.

L'église, qui était encore intacte lors de sa vente, fut presque totalement détruite, et il n'en reste plus aujourd'hui que quelques pans de murs. Ces ruines, déblayées par les soins du comte de Chalus, ont cependant permis à l'architecte diocésain, M. Bigot, et au chanoine Abgrall de relever le plan de l'édifice ²⁴.

On attribue généralement, à la suite de Pol de Courcy, la construction de cette église à l'abbé Blenlivet (1030-1037), sans aucune preuve d'ailleurs ²⁵. Les bénédictins, qui firent au milieu du xvii^e siècle de nombreuses recherches sur l'origine de sa construction, qu'ils estimaient du xii^e siècle, avouent n'avoir rien trouvé à ce sujet ²⁶.

La comparaison des chapiteaux et des bases, entre autres celle d'un chapiteau à entrelacs assez semblable à ceux de la cathédrale de Tréguier, paraît indiquer plutôt la fin du x^e siècle ou les premières années du xii^e, comme d'ailleurs les doubles rouleaux des grandes arcades de la nef ²⁷.

Le plan présente une nef de six travées flanquée de bas-côtés; un transept, sur l'aile nord duquel s'ouvrait une absidiole tandis que sur l'aile sud donnaient la sacristie et une petite chapelle rectangulaire voûtée en berceau et renfermant, suivant une tradition évidemment erronée, le tombeau du roi légendaire Gralon; enfin un chœur comprenant une travée droite et un rond-point de quatre

24. V. BIGOT, *Note sur les ruines de l'abbaye de Landévennec. Société archéologique du Finistère*, t. X (1883), p. 295, et chanoine ABGRALL, *Le livre d'or des églises de Bretagne*, fascicule 19-20, Rennes, 1901.

25. POL DE COURCY, article dans *La Bretagne contemporaine*, Nantes, Charpentier, 1864. Certains auteurs, comme certaines copies du nécrologe de Landévennec, donnent la date de 1047 pour l'abbé Blenlivet, date contredite par le cartulaire de Quimperlé (V. édition Maître et de Berthou). La charte n° X indique en effet déjà en 1037 Elisée comme abbé de Landévennec.

26. Bibl. nat., f. fr. 22337 et f. fr. 22358.

27. Il est à noter qu'à cette époque l'abbaye mentionne parmi les bienfaiteurs insignes Raoul de la Fustaye, moine de Saint-Jouan de Marnes et ami de Robert d'Arbrissel.

colonnes, chœur entouré d'un déambulatoire avec trois chapelles absidales.

Ces dernières étaient éclairées chacune par trois fenêtres; et, entre elles, le mur extérieur du déambulatoire était percé d'ouvertures jumelées.

Quelques dessins assez schématiques, entre autres une planche du *Monasticon Gallicanum*, donnent quelques détails sur ce monument et permettent avec le plan de préciser les dispositions suivantes de certains éléments²⁸ (fig. 6).

Les piliers des grandes arcades de la nef étaient constitués par des massifs barlongs flanqués d'un dosseret face aux bas-côtés et de deux colonnes supportant le rouleau en retrait des grandes arcades.

Chacune des six travées était éclairée directement par deux fenêtres, l'une au-dessus et dans l'axe des grandes arcades, l'autre dans la longère des bas-côtés, fenêtres présentant un grand ébrasement vers l'intérieur. Suivant un devis de l'ingénieur des ponts et chaussées David, daté de 1783, la nef, comme le transept, était lambrissée, seules les voûtes du chœur étaient en moellons.

La façade portait dans l'axe de la nef une porte en plein cintre, sans tympan, dont l'archivolte comportait plusieurs voussures en retrait et reposait sur deux colonnes. De chaque côté, une fenêtre éclairait en bout le bas-côté correspondant.

La croisée du transept était surmontée d'une tour lanterne carrée, dont les auteurs du xvii^e siècle célèbrent la beauté et dont les fenêtres étaient ornées de vitraux multicolores. Sous cette tour était inhumé l'abbé Arnoul Brient, doyen de Cléry, qui gouverna l'abbaye de 1538 à 1555 et fit plusieurs travaux de décoration.

28. Outre le *Monasticon Gallicanum*, v. Félix BENOÎT, *La Bretagne contemporaine*, loc. cit. (1 planche), et TAYLOR et NODIER, *Voyage en France*, Bretagne (2 planches).

Sur l'aile nord du transept s'ouvrait, ainsi que nous venons de le dire, une chapelle, refaite par l'abbé Jehan du Vieux Chatel, de la maison de Brunault. Celui-ci, dont le nécrologe vante les qualités de constructeur et de décorateur, fut élu en 1496, mourut en novembre 1522, et fut inhumé dans cette chapelle, dédiée alors à sainte Barbe et plus tard à la Sainte Vierge.

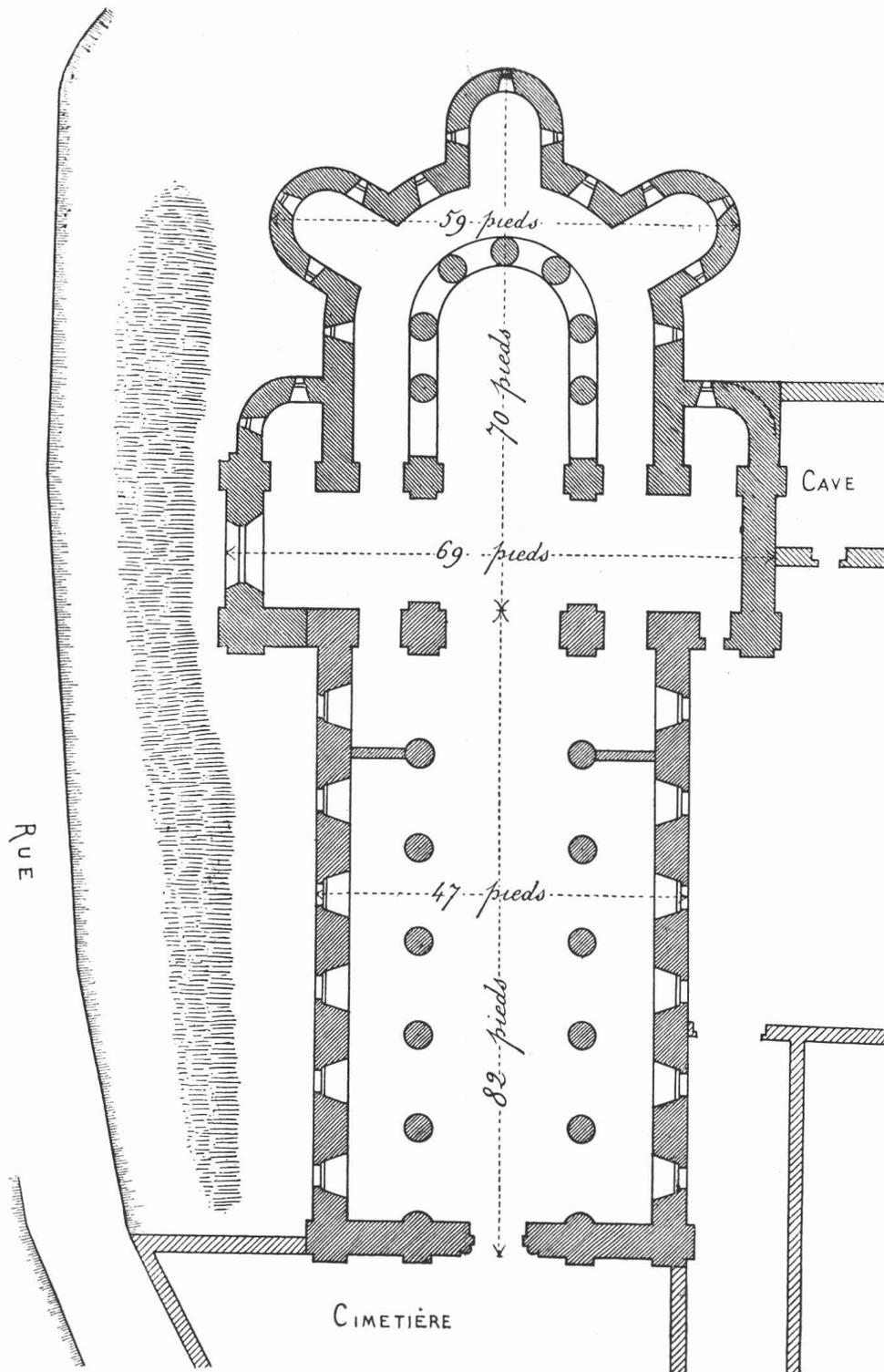
La gravure du *Monasticon* indique un chœur terminé par une abside à pans coupés avec fenêtres en tiers point, montrant ainsi que le chevet et les ailes du transept avaient été modifiés à la fin du xv^e ou au xvi^e siècle. Peut-être, sans que nous en ayons la certitude, des constructions furent-elles exécutées sous l'abbatit de Jacques de la Villeblanche (1443-1490), qui, suivant l'obituaire de l'abbaye, contribua beaucoup à la splendeur de Landévennec. Certains remplages de l'époque flamboyante trouvés dans les ruines, ainsi qu'un bel écusson aux armes de Pierre de Rohan, seigneur de Crozon, semblent confirmer d'importants travaux à cette époque. Cependant, suivant Guy Autret, c'est seulement à l'abbé Arnoul Briand (1541-1553) qu'était due la reconstruction du chœur, au milieu duquel s'élevait son tombeau et dont les fenêtres hautes étaient constellées de ses armes : *d'azur à trois banderolles d'or*.

Un nouveau maître autel avait été consacré par l'évêque René du Louet en 1645; il renfermait des reliques de saint Etienne, saint Sébastien et saint Guénolé.

Il ressort enfin de la gravure du *Monasticon* que dans le déambulatoire roman la clef de voûte du doubleau d'entrée des chapelles absidales était, comme à Loctudy, à hauteur du sommet de la voûte du déambulatoire.

Cathédrale de Vannes.

Rien ne subsiste aujourd'hui du chœur roman de la cathédrale de Vannes, que vit encore Dubuisson Aubenay, et nous ne connaissons plus cet édifice que par les relevés



VII. — Eglise de la Trinité de Fougères.

exécutés au XVIII^e siècle par l'architecte Kerleau et publiés par M. Grand dans sa belle monographie²⁹.

Comme l'a montré cet auteur, les arcades brisées du rond-point permettent de dater le chœur du XII^e siècle et sa construction de l'épiscopat de Rouaud, ancien moine de Lanvaux (1143-1177).

Les arcatures aveugles de l'abside, ses fenêtres hautes largement ébrasées, les baies éclairant le déambulatoire entre les chapelles absidales, les contreforts colonnes sont autant de caractères montrant l'influence de l'école de la Loire. Par contre, les piliers du chœur formés de colonnes et colonnettes tangentes dénotent une influence poitevine indéniable.

Cathédrale de Saint-Brieuc.

Les fouilles exécutées par M. Morvan à l'occasion de travaux, ont montré que le chœur de la cathédrale romane de Saint-Brieuc était également à déambulatoire avec trois chapelles absidales³⁰. Nous avons indiqué, d'autre part, comment il devait être daté de 1180 environ³¹.

Eglise de la Trinité à Fougères.

M. Bourde de la Rogerie a retrouvé et publié le plan de l'église romane de la Trinité de Fougères, fondée en faveur de Marmoutier par Adélaïde, veuve de Main de Fougères et mère de Raoul³² (fig. 7).

Le plan de cette église, terminée entre 1064 et 1076, est

29. R. GRAND, Vannes, dans *Congrès de la Société archéologique de France*, session 1914, et *Mélanges d'archéologie bretonne*, loc. cit.

30. J. MORVAN, *Histoire et Monographie de la cathédrale de Saint-Brieuc* (Société d'émulation des Côtes-du-Nord, t. LV).

31. R. COUFFON, *Remarques sur l'histoire de la cathédrale et la Chronologie des évêques de Saint-Brieuc au Moyen Age* (Mémoires de l'Association bretonne, congrès de 1933).

32. H. BOURDE DE LA ROGERIE, *L'ancienne église du Prieuré de la Trinité de Fougères* (Société archéologique d'Ille-et-Vilaine, t. XLIX, 1922).

le plan de la Loire, mais avec une forme un peu spéciale des absidioles ouvrant sur le transept.

Rappelons qu'à la même époque les moines de Marmoutier introduisaient également en Angleterre le plan à déambulatoire de la Loire à Battle Abbey fondée vers 1070 par Guillaume le Conquérant sur le champ de bataille où il avait écrasé ses adversaires. Le chœur était terminé en 1076 et la dédicace de l'église eut lieu en 1094³³.

*
**

De cette rapide étude nous pouvons conclure :

1° Que les restes connus de la cathédrale romane de Nantes datent seulement de la fin du XI^e siècle et ne permettent donc pas de la considérer comme le prototype des églises à déambulatoire de la Loire, dont seul son chœur présentait tous les caractères.

2° Que ce plan a été introduit en Bretagne dès le début du XI^e siècle directement par des moines de Fleury et de Marmoutier, ce qui vient confirmer la thèse de M. l'abbé Plat attribuant à la Touraine l'invention ou plus exactement la résurrection de ce plan antique³⁴.

3° Qu'aux influences de la Loire sont venues plus tardivement s'ajouter des influences poitevines dues notamment aux relations des abbayes bretonnes avec Saint-Jouin de Marnes et Sainte-Croix de Talmont.

4° Qu'au XII^e siècle, alors que les nef et transept des églises de ce type étaient ailleurs voûtés, ils demeurent en Bretagne couverts en charpente.

33. A. W. CLAPHAM, *English romanesque architecture after the conquest*, p. 28-29.

34. M. Bourde de la Rogerie avait dès 1922 indiqué l'exactitude de cette thèse en ce qui concerne la Bretagne (v. 32), *loc. cit.* Comme l'a indiqué M. Rey, après M. Male, il est infiniment probable que la basilique Saint-Martin de Tours reproduisait elle-même un édifice plus ancien. Cet auteur mentionne d'ailleurs la basilique Saint-Menas en Basse-Egypte comme offrant un exemple d'église à déambulatoire et chapelles rayonnantes et remontant à la fin du IV^e siècle (Chanoine AURIOL et R. REY, *La basilique Saint-Sernin de Toulouse*, Toulouse et Paris, 1930).

5° Que certaines sculptures présentent, ainsi que l'ont rappelé Courajod et M. Grand des motifs d'origine irlandaise. Rien ne permet cependant d'affirmer qu'ils découlent ou non d'une influence directe. Ces motifs, assez universels, peuvent être dus, en effet, à l'influence qu'eurent les écoles monastiques de miniaturistes sur la sculpture³⁵.

6° Que l'introduction du plan tourangeau en Bretagne et les influences poitevines ne sont pas pour surprendre, étant donné les relations qui s'étaient établies entre la Bretagne et Glanfeuil et Saint-Martin de Tours avant les invasions normandes, qui se développèrent au x^e siècle lors de l'exode en France des moines bretons, et qui devinrent enfin plus actives encore lorsque les princes bretons eurent demandé aux abbayes de la Loire de venir relever ou réformer les monastères bretons et qu'ils les eurent comblées de dons.

Les actes de Landévennec nous apprennent à ce sujet l'existence ancienne d'une association, non seulement de prières, mais encore commerciale, entre les évêques bretons et leurs chapitres, les monastères bénédictins bretons, et les abbayes suivantes : Saint-Germain-des-Prés, Marmoutier, le Mont Saint-Michel, la Trinité de Vendôme, Saint-Nicolas d'Angers, Saint-Pierre de Bourgueil, Saint-Florent de Saumur, Saint-Jouin de Marnes et Sainte-Croix de Talmont³⁶.

René COUFFON.

35. Signalons en effet la similitude de certains motifs d'origine irlandaise ornant le cartulaire de Landévennec et le manuscrit de Saint-Georges de Rennes avec d'autres décorant les manuscrits cisterciens de la bibliothèque de Dijon ou les manuscrits de Fleury (V. C. OURSEL, *La miniature du XII^e siècle à l'abbaye de Cîteaux*, Dijon, 1926, et chanoine G. CHENESSEAU, *L'abbaye de Fleury*, loc. cit.).

36. Eibl. nat., f. fr. 22358, p. 58 et suiv. Les échanges de prières paraissent avoir été plus étendus et existaient notamment dès la fin du XI^e siècle avec Saint-Aubin d'Angers (V. B. DE BROUSSILLON et E. LELONG, *Cartulaire de Saint-Aubin*, t. II, p. 13 et suiv.).